

bler ses idées. Il était sorti très-tard avec le cheval; il avait été rendre visite à M. Wharton, et se souvenait maintenant d'avoir mis lui-même le cheval à l'écurie, ne voulant pas troubler le sommeil du pauvre Pomp, qui était après tout l'enfant gâté de son maître.

Mais le brave homme ne s'expliquait pas comment il avait attaché le cheval d'une manière si contraire à son habitude.

M. Timothée s'était depuis quelques jours monté la tête. Il fallait se montrer avec avantage, il voulait avoir un succès. Peut-être était-il sous l'empire de ces pensées quand il avait attaché son cheval; cependant il ne laissait pas que d'être encore très-embarrassé à ce sujet.

Mais le souvenir de ce qui s'était passé l'avait radouci à l'égard de Tom.

— Allons, Pomp, qu'il n'en soit plus question, mon garçon; fims d'étriller les chevaux, et brosse-les bien, entends-tu ?

— Oui, oui, maître.

Pomp se remit à l'œuvre, frottant, brossant de tout cœur.

Il y a des jours dans notre malheureuse existence où tout va de travers; c'est surtout lorsque nous avons beaucoup à faire; il semble que nous soyons sous l'influence d'un cauchemar. Nous voudrions aller vite, les circonstances l'exigent, et nous rencontrons à tout bout de champ des obstacles; plus nous nous pressons, moins nous avançons.

C'était donc un des mauvais jours de M. Timothée; à chaque instant il lui survenait des empêchements inattendus; mais il avait enfin surmonté toutes ses difficultés, et il était prêt à partir. Comme il s'attendait à avoir beaucoup d'ouvrage, maître Pomp devait l'accompagner.

Il faisait un froid piquant; Pomp grelottait; il prit donc ses précautions et s'enveloppa d'un vieux pardessus, porté autrefois par son maître. Pour lui, ce n'était pas autre chose qu'un sac; mais Pomp n'y regardait pas de si près. Il avait relevé les manches pour donner passage à ses mains, et ses jambes pouvaient jouer en toute liberté. M. Tightbody allait lui faire des observations sur la manière dont il était lagoté, mais Pomp s'était déjà blotti dans le fond de la voiture, et ne laissait voir que sa tête; il échappa donc par force majeure à l'examen.

M. Timothée, en revanche, avait soigné minutieusement sa personne; il pouvait, dans le cours de la matinée, se trouver en bonne compagnie, et il voulait paraître, comme nous avons dit, à son avantage.

Les chevaux n'avaient jamais été si bien arrangés; ils dressaient la tête, comme si l'aspect de leur maître les

eût animés; et, en passant devant le presbytère, ils se mirent tellement en frais, que M. Timothée fut obligé de restreindre leur ardeur. Après avoir passé la demeure qui intéressait si vivement le petit homme, les chevaux quittèrent la grande route pour entrer dans un chemin étroit qui menait directement au lieu de débarquement. Ils n'avaient encore parcouru qu'une courte distance, un quart de mille peut-être, lorsque, par une gambade, un des chevaux se prit la tête dans les guides de son camarade. A force de tiraillements et de caresses, M. Tightbody réussit à les arrêter, et Pomp reçut l'ordre de remettre les choses en ordre.

C'était décidément un des mauvais jours de M. Timothée.

Il avait mis dans la voiture deux petit tonneaux qu'il voulait retourner vides au sloop qui devait lui apporter des marchandises. En homme soigneux, il avait lui-même replacé les douves après avoir vidé les fûts, et comme il n'y avait point à douter de leur solidité, il s'était perché sur un des tonneaux, où il se trouvait tout à fait à son aise et sans craindre aucune révolution.

Juste au moment où Pomp avait réussi à tout arranger et quittait la tête des chevaux, il entendit un léger bruit et tourna rapidement la tête du côté de la voiture.

— Grand diable !

Pomp regarda de tous côtés autour de lui; mais plus de maître. Il se mit les poings sur les hanches et resta la lèvre supérieure pendante, les yeux démesurément ouverts.

— Grand diable ! où est maître ?

Une voix creuse, caverneuse arriva jusqu'à son oreille :

— Au secours ! au secours ! Pomp, vite !

— Il l'a emporté ! grand diable ! Maître a retourné à la maison.

Pomp s'élança de l'autre côté du chemin. La voix l'appela de nouveau; elle semblait encore plus éloignée.

— Pomp ! Pomp ! au secours ! au secours !

Pomp ne put y résister plus longtemps. La soudaine disparition de son maître, ces cris de détresse qui paraissaient sortir de dessous terre, tout annonçait d'une manière convaincante une catastrophe. Son tour allait peut-être venir.

— Maître parti à la maison, sûr.

Les jambes de Pomp se déployèrent au vent et elles arpentèrent la route avec la rapidité que réclamait la circonstance.

M. Tightbody n'était pas allé plus bas que le fond du tonneau; mais, dans la position où il se trouvait réduit, c'était assez pour cacher complètement sa personne. L'homme le plus grand tiendrait certes peu de

place s'il était roulé comme un hérisson, et M. Timothée avait le malheur de n'être pas grand, comme je l'ai déjà dit. Une fois dedans, il avait été complètement englouti, et sa position ne semblait pas moins désespérée que celle de Jonas dans le ventre de la baleine. Pour comble de malheur, les chevaux étaient des bêtes très-impatientes, et Pomp n'eut pas plutôt quitté la bride et pris sa course, qu'ils prirent aussi la leur. M. Tightbody sentit qu'ils s'en allaient; tout solidement ancré qu'il était, il aurait pu encore tenir solidement ses guides; mais ici se présentait une autre difficulté. Il n'avait qu'une seule main libre, l'autre se trouvant, au moment de sa descente, engagée dans une poche de derrière, où elle était forcée de rester; et d'ailleurs il avait lâché les guides pour que maître Pomp pût à son aise arranger les chevaux. M. Tightbody sentit donc qu'ils allaient bon train. Le fait est qu'ils s'en donnaient à cœur joie, ne sachant trop eux-mêmes où il leur plairait de s'arrêter. Qu'on s'imagine l'anxiété du pauvre homme ! M. Timothée savait que la route passait sur deux ponts et qu'aucun d'eux n'était garni de parapets; chose évidemment peu faite pour le rassurer. Soyons justes, sa frayeur était bien excusable.

Au moment même où Pomp prenait sa course, un jeune homme sauta du champ voisin par-dessus la haie et bondit rapidement vers la voiture. Il avait vu l'accident à travers les buissons qui bordaient la route; mais il n'avait été aperçu ni de Pomp ni de son maître. Craignant, s'il voulait saisir la tête des chevaux, de les effrayer et d'augmenter la difficulté, il se dirigea vers le derrière de la voiture. Il en était à quelques pieds et allait s'accrocher à une des traverses, lorsqu'un soudain élan des chevaux la mit hors de sa portée.

— Au secours ! au secours ! Je suis mort, Pomp, au secours, vite !

Excité par les cris de la pauvre victime, le jeune homme fit un effort désespéré; il sentit que la vie d'un être humain dépendait de son succès. Un bond de plus et il saisit la traverse. Le sol lui manqua sous les pieds immédiatement, car les chevaux couraient à bride abattue; mais il tint bon, et le désir de sauver un homme d'un danger mortel décupla ses forces; quelques efforts encore et il fut dans l'intérieur de la voiture. Il saisit alors les brides d'une main habile, et, sans crainte pour lui-même, il lit en sorte de calmer l'effroi des chevaux, qui commençaient à s'alarmer de leur liberté. Il ne les eut pas plutôt arrêtés, qu'il jeta les yeux sur le malheureux, qui, lui aussi, le regardait d'un air piteux. Ils étaient étrangers l'un à l'autre.